

Le festival pour l'Œuvre de Notre-Dame de la Treille, auquel assistait une assemblée nombreuse et choisie, a eu lieu dimanche.

Voici, à ce sujet, ce que nous lisons dans le Journal de Lille :

Disons de suite que cette fête musicale a eu un succès complet. Les sociétés chorales, sous l'habile direction de M. Bénard, ont fort bien chanté les chœurs indiqués au programme et ont montré une fois de plus toutes les ressources que possède notre ville pour l'organisation de solennités de ce genre ; inutile de dire qu'elles ont été vivement applaudies.

Les honneurs de la fête ont été principalement pour la musique de la garde de Paris, dont l'exécution a été des plus remarquables, tant sous le rapport de la vigueur que sous celui de l'observation des nuances. Tous les artistes de ce corps de musique méritent des éloges, mais les premiers reviennent à son chef, Monsieur Paulus, qui a fait entendre plusieurs de ses charmantes et originales compositions. Plusieurs salves d'applaudissements ont suivi la fin de chacun des morceaux, au nombre desquels se trouvait un duo pour flûte et hautbois, qui a fait ressortir le beau talent des deux instrumentistes chargés de l'interpréter.

Deux charmants bouquets ont été présentés, l'un à M. Paulus, après l'exécution du premier morceau d'harmonie ; l'autre à M. Bénard, après le premier chœur.

La musique de la garde de Paris, avant son départ, a bien voulu consentir à se faire entendre lundi matin à dix heures, dans l'église Saint-Maurice, où une affluence considérable s'était rendue. Voici les morceaux qu'elle a exécutés avec un succès non moins grand que celui de dimanche.

Chœur d'Elias, de Mendelssohn ; Marche religieuse, d'Adam, avec accompagnement de harpe ; Prélude de Bach, pour l'élevation ; Noël, d'Adam ; Cantique sacré, de M^{me} Martainville ; Domine salvum fac Imperatorem, avec chœur ; Morceau de sortie.

Les travaux de reconstruction de l'embarcadère du chemin de fer du Nord, à Paris, vont, dit-on, commencer très prochainement ; ils seront en rapport avec l'accroissement considérable du mouvement des voyageurs et l'importance du service des marchandises.

Quelques-uns des travaux préparatoires sont déjà terminés.

La plus grande activité sera déployée dans la construction de cette nouvelle gare.

A Londres, de même qu'en France et en Belgique, l'influence atmosphérique s'est manifestée sur les fils télégraphiques ; nous lisons à ce sujet dans le Daily-News du 3 septembre :

Les communications du télégraphe électrique de toutes parts, ont été étrangement troublées et très incertaines aujourd'hui à cause d'une influence atmosphérique toute particulière. Il n'a été reçu de télégramme de la Bourse de Paris qu'après la clôture de notre Bourse.

Dans la journée du 29 août, la foudre a frappé un des poteaux de la ligne télégraphique de Sétif (Algérie) et l'a laissé en morceaux ; puis, à la faveur du fil électrique, elle a continué sa marche dans la direction de la ville et est venue aboutir dans le bureau télégraphique ; le paratonnerre a été impuissant à l'empêcher de faire invasion, et il s'en est peu fallu que cette circonstance ne coûtât la vie aux cinq employés présents. Le personnel a été très effrayé

des détonations produites par l'électricité, par le renversement des appareils, des tables, des chaises, et l'apparition de longues étincelles qui, pendant plusieurs minutes, sillonnèrent l'appartement.

Le diapason normal donnant 870 vibrations par seconde à la température de 15 degrés, vient d'être converti par nos ébénistes en un charmant petit meuble de cheminée ou de buffet. Ils ont donné à ce meuble la forme d'une lyre dont les sept cordes sont remplacées par l'espèce de casse-noisette qu'on nomme diapason.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 30 août au 5 septembre 1859 inclus, 13 garçons, 22 filles.

MARIAGES.

Du 31 août. — Entre Florent-Joseph Gannezon, filateur, et Juliette-Joseph Segard, sans profession.

Du 5 septembre. — Entre Carlos-Joseph Willems, fleur, et Juliette-Charlotte Rollebecq, ménagère. — Constantin Sanctormus, ouvrier menuisier, et Céline Cavellier, journalière. — Alexandre Herchebont, orfèvre, et Eugénie-Joseph Cahaux, journalière. — Julien-Joseph Catté, tisserand, et Florine-Fidèle-Joseph Florin, journalière. — Auguste-Joseph Deltour, tisserand, et Adèle-Joseph Decotignies, journalière. — Urbain-Jean-François Felix, teinturier, et Angélique-Louise Dufournet, journalière. — Emile-Joseph Durand, fleur, et Eugénie-Joséphine Goussement, journalière. — Fidèle-Fortuné-Désiré Bourgeois, tisserand, et Séraphine-Natalie Vanneste, tisserande. — Charles-Romain Bourlaert, fleur, et Elise Marolle, journalière. — Théophile-Joseph-Adrien Dazin, employé de fabrique, et Florine-Joseph Barenne, sans profession. — Jean-Baptiste Marissal, ouvrier rotier, et Clémence Leleuvre, bobineuse. — Louis-Alexandre-Désiré-Joseph Samain, ourdisseur, et Clara-Rose Desbouvry, journalière. — Henri-Joseph Duthillier, fleur, et Elise Delatre, journalière. — Casiodore-Joseph Tassart, fleur, et Désirée Durand, journalière. — Henri Vandenberghe, journalier, et Catherine-Jeanne Vandenberghe, journalière. — Pierre-Joseph Félix, teinturier, et Félicie-Augustine Lesalle, journalière. — François-Archange Liagre, tisserand, et Joséphine-Odille Weimann, tisserande. — Benjamin-Joseph Wattine, lamier, et Angélique-Adèle Courrier, bobineuse. — Henri-Louis Duvergi, fleur, et Fidèle-Rosalie Parmentier, journalière. — Frédéric Béghin, ourdisseur, et Louise-Catherine-Segard, journalière. — Martial Mathieu, tisserand, et Félicité-Adèle-Joseph Dujardin, journalière. — Henri-Joseph Durier, tisserand, et Hortense-Désirée Defrance, journalière. — Jules-César Santré, fleur, et Marie-Sophie Wacrenier, journalière. — Léonard Opsomer, tisserand, et Marie-Thérèse Depauw, journalière. — Louis Montevne, tisserand, et Rosalie Eeckhout, couturière. — Edouard Vandewynckele, fleur, et Amélie Delbart, journalière. — Louis-Joseph Hay, tisserand, et Hortense Lenard, tisserande. — Henri-Désiré Vanlont, contre-maître de filature, et Flore Buisine, sans profession. — Pierre-Joseph Verniers, domestique, et Marie Verspeeten, journalière.

DÉCÈS.

Du 30 août. — Simon-Jules-Joseph Leclercq, 71 ans, tisserand, époux de Rosalie-Joseph Roussel, rue du Quai. — Du 31 — Sophie-Julie Desobry, 16 ans, journalière, célibataire, à l'Épaule. — Du 2 septembre. — Sophie Debroyne, 29 ans, ménagère, épouse d'Auguste Lagaisse, hôpital. — Céline-Elisa Jossot, 20 ans, couturière, célibataire, hôpital. — Pierre-Joseph Dubled, 45 ans, tisserand, époux d'Augustine Lestivet, chemin des Couteaux. — Du 5. — Hortense-Camille Vuysteke, 31 ans, ménagère, épouse de Louis-Joseph Hennion, rue de l'Union. — François Basson, 62 ans, entrepreneur, époux de Sabine-Joseph Desbarbieux, rue du Fresnoy. — Albertine Deldieck, 50 ans, ménagère, épouse de François Nisse, au Vert-Chemin.

Louise-Marie Duhamel, 38 ans, ménagère, épouse d'Achille Fiévet, Galon-d'Eau (art Mulliez). Plus 12 garçons et 14 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Conservation indéfinie de la levure de bière.

Nouvelle invention.

Depuis que l'on sait que tout ferment est vivant, c'est-à-dire composé de petits êtres microscopiques qui se réveillent et pullulent avec une rapidité égale à leur ténuité, on a cherché à les cataleptiser en les tirant des milieux ambians qui favorisent cette pullulation. On les a fait sécher au feu, ce qui les a tous tués, à l'air chauffé qui en détruit une grande partie, à l'air sec qui n'a pu priver la levure de toute son humidité, et a fini par anéantir la fermentation putride qui exhale l'odeur des cadavres de toute cette population hominculaire et animalculaire, qui répand la vie partout, alimente la végétation fait la fermentation et opère la synthèse et la décomposition de tout le mobilier terrestre vivant.

Ce sont eux qui mangent et digèrent la substance amylacée et saccharoïde de vos caves, en aspirent l'acide carbonique qui bouillonne en sortant et met à nu l'alcool produit de leur travail et de leur digestion sui generis.

Maintenant que vous savez ce que c'est que la levure, vous comprendrez qu'il suffit de savoir paralyser ou cataleptiser par la dessiccation naturelle, ces myriades d'animalcules, comme on sait anesthésier un essaim d'abeilles, comme le froid engourdit les maraîchers et les loirs, pour obtenir une substance, inerte en apparence, mais qui possède la vie in potentia, comme disent les Allemands, bien qu'ils aient l'apparence de pierre, de bois et de terre.

Oxygène, humidité, chaleur, sont les agents révélateurs des hominicules paralyvés par l'absence d'air, la sécheresse et le froid absolu.

Maintenant que les distillateurs et les brassiers savent ce qui se passe dans leurs cuves guilloires, nous allons leur donner un procédé de conservation d'autant plus infailible que les journaux l'annoncent comme employé en Hongrie avec un succès permanent.

Désirant rendre à l'inventeur l'honneur qui lui appartient, puisqu'il ne nous est pas possible de lui rendre l'argent qu'on lui vole, nous déclarons que l'invention en question appartient à un chimiste de Bruxelles, non pas à un professeur de chimie parlée, mais à un vrai chimiste dans la bonne acception du mot, qui manie la lime et le soufflet, le marteau et le chalumeau sans gants blancs, et ne s'amuse pas à chercher des millionnièmes de poison dans l'épiploon d'un chien, ni du sucre dans son foie.

Voici son brevet, pris le 25 août 1856 :

Lorsqu'on mélange intimement des ferments soit liquides, soit compacts, une certaine quantité de noir animal ou végétal, et que l'on expose le résultat de ce mélange à un courant d'air ou qu'on le turbine pour le sécher, on obtient une poudre qui conserve ses facultés fermentescibles pendant un temps illimité (par la propriété antiseptique du charbon). On peut ajouter une certaine quantité de ce même noir dans les cuves, dans le but d'activer la fermentation alcoolique et d'empêcher la formation des acides.

CH. DE CHANGY.

M. de Changy renonce à son brevet et nous autorise à le livrer au public, espérant que ceux dont il augmentera la fortune lui donneront 1 p. 0/0 des bénéfices nets qu'ils en retireront annuellement.

M. de Changy préfère s'en rapporter plutôt à la probité des contrefacteurs qu'à la protection de lois qui rançonnent chaque année les pauvres

inventeurs S. G. D. G., ce qui les encourage à ne plus rien inventer ou à s'en aller au Brésil ou au Pérou, pays qui leur délivrent des brevets gratuits avec une somme d'argent pour les aider à les mettre en exploitation. — Jolard.

FAITS DIVERS.

Le deven du notariat de Paris et probablement des notaires de France. M. Fourcault de Pavant, vient de mourir dans sa terre de Glatigny, près de Versailles, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Il avait commencé sa carrière avant 1789, avec son frère aîné, notaire de presque toute la noblesse. Ce dernier périt sur l'échafaud pour avoir envoyé des secours au marquis de Bigny et à plusieurs autres de ses clients proscrits. Les biens de son frère ayant été confisqués, M. Fourcault de Pavant acquitta toutes ses dettes et prit toutes les charges à son compte, ne voulant pas qu'une mort si honorable du reste, pour le notariat portât quelque préjudice aux clients de la victime.

Il y a quelques jours, un ministre ayant obtenu son congé, se disposait à quitter Paris. Vêtu d'un costume de voyage, et attendant l'heure de se rendre au chemin de fer, il s'entretenait, dans la vaste cour de son hôtel, avec un petit groupe d'interlocuteurs. Tout en marchant et en devisant, il remarqua un personnage dont la mise était simple et sévère, et qui, se promenant seul à l'écart, tantôt semblait compter mélancoliquement les pavés de la cour, tantôt regardait autour de lui d'un air inquiet, et avait toutes les allures d'un homme trop exact au rendez-vous et croquant bravement le marmot.

— Quel est cette personne ? dit le ministre.

— Nous l'ignorons.

— Je vais le lui demander.

Ce disant, il quitte ses interlocuteurs, s'approche de l'inconnu et le salue d'un air affable.

— Eh bien ! monsieur, vous semblez attendre quelqu'un, et non sans un commencement d'impatience ?

— Mon Dieu ! oui, monsieur : M. X... (ici le nom d'un haut fonctionnaire professeur de l'Université), qui m'a donné rendez-vous, et je l'attends depuis plus d'une heure.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Mais que voulez-vous ? nous autres, pauvres solliciteurs, nous sommes bien habitués à faire ainsi le pied de grue.

— Ce n'est pas moins regrettable, et, à mon gré, M. X... est tout à fait dans son tort.

— J'ai pourtant bien besoin de le voir, et de le voir promptement. Voilà déjà dix jours que je suis à Paris. Je suis venu du bout de la France, où j'ai laissé ma femme et mes enfants pour solliciter un petit avancement auquel je crois avoir droit.

— Ah ! Et pourrais-je vous demander quelle est la place que vous sollicitez ?

— Mon Dieu, monsieur, je ne vois pas pourquoi j'en ferais mystère. M. l'inspecteur général a eu la bonté de m'encourager à demander le poste de...

Alors le ministre se mit à parler en grands détails de l'importance de ce poste, du traitement qui y est attaché, des qualités requises pour l'occuper dignement, de certaines réformes à tenter, du personnel de l'établissement, &c., &c.

L'inconnu, regardant son interlocuteur avec une évidente surprise, et examinant sa figure, son costume, ne put s'empêcher de dire :

— En vérité, monsieur, vous êtes bien au courant de la question.

— Oh ! mon Dieu, oui, monsieur, c'est mon plaisir et c'est mon devoir.

fut point devant l'enfant Jésus, ce fut devant la Flagellation du Christ qu'elle se mit en prières.

En quittant l'église des Dominicains, Litholf conduisit Elise chez la cameriera, où il rencontra la baronne Feldmans ; celle-ci partit avec mademoiselle Alstern pour Quedlinbourg, où se trouvait encore la princesse Sophie-Albertine.

Elise et Litholf s'aimaient sincèrement et profondément. Ils ne purent le dissimuler dans leur rencontre si inattendue à l'église des Dominicains. Là, pour la première fois, ils se serrèrent sur leur cœur l'un de l'autre.

En quittant Naples, Elise pria Litholf de s'adresser de nouveau à son père. Ils se séparèrent donc avec l'espérance de se revoir dans un moment plus heureux.

Litholf chercha Feldmans à Naples pour lui remettre les paquets qu'il avait reçus de Daniel ; mais le baron avait quitté la ville.

Au moment de se rendre à la villa où il se trouvait alors, Litholf reçut l'ordre de reprendre son poste sur la flotte anglaise, et il lui fallut quitter l'Italie sans revoir Feldmans. La direction qu'avait donnée aux pensées du lieutenant sa rencontre à l'église des Dominicains ne lui permettait plus de rester longtemps au service de l'Angleterre ; néanmoins plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'il pût obtenir la permission de se rendre en Suède pour ses affaires privées.

Rentré dans sa patrie, il alla d'abord à la campagne de son père adoptif. L'amiral Litholf et sa femme le pressèrent sur leur cœur avec cet amour qui caractérise les parents et le jeune Litholf se sentit heureux, parce qu'il avait conservé pour les deux vieillards un véritable attachement filial.

Ils écoutèrent avec joie et avec fierté le récit

des combats auxquels le lieutenant avait pris part, et ils apprirent avec bonheur qu'il espérait non-seulement retrouver son père, mais encore obtenir la main d'Elise.

Litholf se rendit ensuite chez le comte Alstern et lui exprima franchement tout ce qu'il avait à lui dire. Le vieillard le reçut avec bienveillance.

« Recevez avec un nom... n'oubliez-vous même pas d'ancêtres, pourvu que votre naissance soit sans tache, je mettrai la main d'Elise dans la vôtre, et je vous bénirai comme mon fils. »

Telles furent les paroles du comte.

En attendant, Litholf se mit en correspondance avec Feldmans et l'informa de tout ce qui s'était passé. Ce dernier lui répondit aussitôt, mais dans des termes obscurs et ambigus. Il lui annonçait qu'en allant à Saint-Petersbourg, il se détournait, pour se trouver vers la fin de septembre ou le commencement d'octobre, à Wismar, où l'appelaient des affaires privées.

En quittant la Suède, Litholf se rendit à Quedlinbourg, où il fut reçu avec bienveillance par Sophie-Albertine.

Aux yeux de Litholf, le plus grand charme de la cour de la princesse, c'était la présence d'Elise.

Il la revoyait avec la permission du comte Alstern. Il lui donna des détails circonstanciés sur la visite qu'il avait faite au vieillard, lui rapporta la réponse qu'il en avait reçue, et qu'il était d'ailleurs chargé de lui remettre écrite de la main du comte.

Personne ne doutait que Litholf ne pût bientôt prouver qu'il portait un nom sans tache, et c'était là tout ce que lui demandait maintenant le comte.

Elise et Litholf vivaient de leurs espérances. Pendant les quelques jours qui restaient encore à ce dernier avant son départ pour Wismar, où il devait rejoindre Feldmans, leurs cœurs s'ouvrirent de plus en plus l'un à l'autre.

Ils étaient heureux comme tous ceux qui aiment d'un amour vrai.

Dans le château où la princesse Sophie-Albertine avait établi sa petite cour, se trouvaient quelques pigeons d'une beauté extraordinaire, qui devinrent bientôt les favoris de Litholf et d'Elise.

Un collier bleu-vert éclatant traçait sur le plumage de neige de ces charmants oiseaux, d'une espèce rare, rapide dans son vol, gracieuse dans ses mouvements, tendre et fidèle dans son amour.

La personne qui en prenait soin avait une longue histoire à raconter sur chacun d'eux. Elle vantait surtout leur mérite comme messagers ; c'étaient les plus discrets et les plus agiles ; et elle citait une foule d'exemples à l'appui de son dire.

Par une belle soirée d'automne, la dernière que Litholf devait passer à Quedlinbourg, il se promenait avec Elise.

« Que ne puis-je te suivre ! murmurait Elise. Je mourrai d'inquiétude et de chagrin en attendant ton retour. »

— Si j'avais des ailes... je volerais vers toi...

— Des ailes, oui, tu as raison. Pourquoi n'en avons-nous pas ? Il me vient une idée.

Je crois avoir aussi une excellente proposition à te faire.

Tous deux avaient eu la même pensée : Les pigeons.

« Etablir une poste aux pigeons. »

« J'en emporterai un, dit Litholf. Dès que je

connaîtrai mon sort, je lui confierai une lettre pour toi.

— Quelle heureuse idée ! Je saurai donc, quelques minutes après toi, quel sort nous attend ! »

Ils s'étaient arrêtés près d'un parterre.

« Vois-tu comme ces fleurs sont éclatantes ? »

— Leur sang est enflammé : leur cœur brûle.

— La rose, c'est l'amour heureux.

— Et l'on a placé à côté d'elle le lis, pâle et blanc comme la neige. Le lis est une rose morte ; c'est l'image de l'amour malheureux.

— Cueillons ces deux fleurs, et conservons-les en souvenir de ce moment.

— Je prends deux feuilles : une rose et une blanche. Si tout se termine selon mes espérances, j'attacherai la feuille de rose sous l'aile du pigeon... tu comprendras ; si, au contraire, tout cela tourne mal, ô mon Dieu ! ce sera la feuille de lis que tu recevras.

— Je serai ici à attendre le message : l'aile blanche, mais la feuille rose... Sens, Litholf, comme mon cœur bat.

— Du courage, Elise, du courage ! Dans peu nous serons l'un à l'autre. Quel bonheur, quelle félicité ! »

Ainsi parlaient ces jeunes gens, riches encore d'espérances, et heureux dans leurs rêves.

Le lendemain de grand matin, Litholf quitta Quedlinbourg, accompagné de son fidèle Aerial, qui emporta le plus beau de tous les pigeons, d'une blancheur éclatante, aux ailes et aux yeux expressifs.

En passant devant la fenêtre d'Elise, Litholf vit un petit mouchoir blanc s'agiter en signe d'adieu.

La suite au prochain numéro.